

# a-chroniques

benoist bouvot

---



## Best of...

Le meilleur morceau, le meilleur disque, le meilleur concert, pour le musicien lui-même, le compositeur, le critique, ou notre oreille.

Où se trouve le meilleur d'une production musicale ?

Comme une nécessité, il faut se retourner pour lancer un filet sur les écoutes passées, en espérant les ramener dans le tamis de nos sensations présentes. Nous ne jouons plus avec les jours à venir, nous opérons simplement un regard rétrospectif qui espère se déplier aujourd'hui, allégé du fouillis de l'ensemble.

« Le meilleur de... » a donc un rapport direct au présent, un « punctum », le désir d'un hors de soi, qui tire d'hier la justification de sa nouvelle invocation.

Cherchons-nous dans l'itinéraire des jouissances passées pour les récupérer une à une, les collecter comme un capital du plaisir ? Ou récoltons-nous simplement quelques espoirs épars, des promesses non abouties qui ne demandaient qu'à se révéler dans l'instant ?

Renouveler l'exultation, en cherchant dans l'accumulation des écoutes, nous laisse glisser de la redécouverte à l'expérience espérée. Un soin singulier qui caresse le temps de la répétition dans le sens du présent retrouvé. Mais cet acte cache la possibilité de son échec ambigu, qui nous fait tomber dans le témoignage qui hiérarchise le souvenir des moments vécus.

Depuis le passé de nos sensations, par un jeu de mémoire singulier, nous tentons de réitérer l'extase de notre relation musicale, tout en rassemblant plusieurs expériences. Mais face à l'impossibilité de ressentir le tout d'un seul coup, nous classons. Un ordonnancement sensationnel qui circonscrit la limite du meilleur, au risque de tomber dans un focus mélancolique, qui passe alors à côté de l'instant.

Cette volonté questionne aussi l'idée de la communication subjective, du partage de notre joie.

Faire le « best of » d'un artiste, d'un ensemble de morceaux ou de disques, c'est avant tout dévoiler son rapport au temps, à l'absence. Montrer où se cache notre écoute, et notre course au milieu des reflets, qui, de miroir en miroir, nous dérobe le présent. Un peu à la manière des bougies qui semblent étreindre les années tout en se promettant au souffle rancunier qui se répète depuis l'enfance.

« Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets. »

Stéphane Mallarmé